

En partance

Mon prénom, c'est Clément. Je suis de la génération *Auberge espagnole*. Je découvre, je m'amuse et je tombe amoureux. Les bières défilent comme les paysages dans mon voyage-divertissement.

J'ai 20 ans quand j'arrive au Mexique, ma première destination.

J'habite dans une maison avec une Espagnole, un Américain, un Chinois et un Australien. Je découvre les Nations unies du voyage, l'amitié interculturelle, passe-moi ton verre et passe-moi ta bouche. Les soirées endiablées où la vodka coule à flots, les réveils imprévus avec de belles inconnues et les pleurs, inévitables aux

moments des adieux. « Tu passeras bien chez moi à Madrid », « On se reverra peut-être à New York », « Je t'inviterai chez ma mère à Pékin »...

Je découvre aussi la route, équipé d'un sac à dos, d'un guide et d'un appareil photo. Assis à l'arrière des bus poussiéreux, je me sens partir, vivre, il ne peut rien m'arriver. Je vibre sur le siège mal fixé, bouffant des yeux le paysage. C'est mon rodéo. Je rencontre Chloé, une Française de Sciences-Po. J'aurais pu la croiser dans une boulangerie, place du Tertre. Je lui déclare ma flamme dans la jungle du Chiapas. Plus exotique, plus facile aussi.

Dans le quotidien parisien, dans sa routine empressée, un journal sous le bras et des écouteurs dans les oreilles,

m'aurait-elle regardé ? Faute de fumer, je n'aurais pu lui demander du feu. Lui demander mon chemin peut-être ou attendre que le journal tombe pour le ramasser, comme dans un film américain.

Chloé est mon premier amour, mon premier tampon sur le passeport. Je l'emmène sur les routes d'Amérique centrale. Elle observe par la fenêtre les montagnes, les déserts, les volcans et les océans. Des heures passées dans les bus où les pensées suivent les lignes blanches de la route. On se marre avec les nouveaux copains, le chauffeur peut bien aller où il veut, on s'en fout. On est ensemble. On vit. On rit.

Clichés d'une jeunesse insouciante, embarquée dans une danse à la fois rock'n roll et initiatique. Montez dans le

grand huit, au programme : des pays, des villes, des continents, des filles et des garçons comme des terres promises. Le monde comme terrain de jeux.

Après le Mexique, direction le Danemark pour un second échange Erasmus. Je rencontre de nouveaux jeunes du monde entier. On ne vient pas pour découvrir un peuple ou une culture, on vient pour faire la fête sur fond de musique techno. Les étudiants se soûlent en anglais, en espagnol, en italien et en danois.

Je me lasse. Le voyage tourne au surplace. Une énième personne me demande : « Tu vas à la fête ce soir ? » Mutisme. Pour calmer mes nerfs, j'enfourche mon vélo, pédale dans la neige et oublie les poupées Barbie.

Chloé me manque. Je la retrouve dans la fenêtre de l'ordinateur. Mon chez-moi avec vue sur cet amour perdu. J'attends qu'elle se connecte, qu'elle apparaisse, en ligne. On communique par webcam, je devine derrière l'écran ses sentiments.

« Mets-toi en face de la caméra. Fais-moi un sourire. »

Vague à l'âme de l'internaute. Loin des yeux, près de l'ordinateur, ou le slogan de la génération Internet.

Seul dans ma chambre, je fais tourner mon globe terrestre. Le monde paraît si petit, si accessible. Tellement de vies, tellement de choses à voir, à vivre et à faire. J'entends un bruit de basse dans le salon de l'auberge danoise et la chasse d'eau qui évacue encore un vomi. La fête bat son plein, mon expérience touche à sa

fin. Je tapote au clavier quelques mots, des mots qui appellent une nouvelle route, un nouveau souffle. J'aspire à l'aventure. Il me faut préparer cette évasion.

J'avais 7 ans quand j'ai vu mon premier cerf-volant. La plage de Valence, en Espagne. Les pieds dans le sable et les yeux dans le ciel, je le voyais planer et grimper vers le soleil. C'est sans doute là que mon envie de voyage est née. Que j'ai chopé le virus. Enfant, quand je montais dans un train, j'avais l'impression de faire voyager ma tête. Les idées me venaient comme des averses. Le bonheur de trimballer un bagage, de regarder le paysage et d'arriver dans un nouvel endroit ! Puis dans un autre et encore un autre... Pour moi, c'était ça, la vie.

Je ressens toujours un pincement à la poitrine quand je rentre dans une gare. Dans le bruit des moteurs et les murmures des cœurs qui se séparent. Les lettres qui tournent pour annoncer les retards et les traces d'encre sur les billets qui marquent les départs. Je cherche ma voie et mon wagon, gentil vagabond, m'attend-on quelque part ? Je sens la vie vibrer et les gens se retrouver. C'est rassurant de se sentir vivant.

J'ai toujours rêvé d'un voyage initiatique, comme les romantiques. Est-ce encore possible à l'heure du voyageur mondialisé et de l'aventure scénarisée ? Le fantasme demeure, faire le tour du monde, vérifier que la Terre est ronde, jouer à Don Quichotte... Faire le tour du monde en sept jours, sept mois, sept

vies. À vélo, à moto, à pied, en bateau, en train, en avion ou en rêve.

Dans le rétroviseur, Nicolas et Gabriel, mes deux meilleurs amis. Nous avons le même profil et la même envie. Ils ont étudié en Argentine, au Brésil et aux États-Unis. Ils en ont ramené des petites amies et des grands copains. L'auberge espagnole, ils la connaissent dans ses moindres recoins.

Je ne sais pas s'il y a un moment ou un endroit pour prendre les grandes décisions. Je ne sais pas. Cela peut être n'importe où, dans un bus, dans un lit ou au cinéma. Vous savez, quand le générique de fin défile, que les lumières s'allument et que vous vous dites : « Moi aussi j'ai envie de vivre une histoire. »

— Les amis, on se le fait, ce tour du monde ? Sinon on le regrettera toute notre vie. On est diplômés, c'est le moment. Partons un an.

Vient le temps des adieux. « Ne me quitte pas », murmure Nicolas à l'oreille de Nina sans trop y croire. Il l'a rencontrée dans une ruelle de Buenos Aires. Il lui dit adieu sur le pont des Arts.

— On se parlera sur Internet. Ne t'inquiète pas. Ça passera vite. Ce voyage est important pour moi.

— Pars si tu veux, mais tu prends le risque de me perdre. Tu verras.

Chloé ne me donne pas rendez-vous sur le pont des Arts, elle signe en bas d'une lettre la fin de notre histoire. Je n'avais encore jamais reçu de colis piégé.

Clément. Te voilà de nouveau prêt à partir. Tu as envie d'un autre voyage. Sache que tu ne m'y trouveras pas. Je ne serai pas à la sortie du train. Je ne serai pas au bout de la route. Je ne serai pas sur le quai que tu vois dans tes rêves. Tu lèves l'ancre, tu mets les voiles et tu me laisses. J'espère que tu pourras vivre l'aventure que tu recherches tant. Tu me diras. Pense aussi au voyage qu'on aurait pu faire tous les deux. À regarder nos sentiments pousser comme des fleurs. Oh, rien de bien exotique. Sortir faire les courses, regarder un film sur le canapé et faire du Vélib' sur les berges de la Seine. Pense à ce que tu perds. Tu vas me chercher longtemps sous ta couette. Ah oui... tu vas en voir des pays tellement tu vas me chercher. Tu te sentiras comme dans le désert, tout seul

avec notre histoire. Je reste ton tatouage près du cœur. Ta première émotion.

Je gagne un voyage, je perds un amour.

Dans le hall de l'aéroport, ils sont tous là. Mon père, ma mère et mon frère. Ils m'ont déjà vu partir, ils connaissent bien cette ambiance. La voix du speaker qui annonce les arrivées, les retards. Les gens pressés, les gens paumés, les bras qui se lèvent, les bras qui se tendent, des bagages, encore des bagages partout sur le sol et les passeports qui s'ouvrent comme les fleurs du monde entier.

— Tamponnez-moi. Je suis prêt.

Les portes d'embarquement sont annoncées, A, B ou C. Je ne peux plus reculer. Un an autour du monde sans billet retour. L'émotion nous gagne. On se re-

garde. Impossible d'articuler une parole sensée. On ne dit mot par crainte des banalités. Je pince le petit ventre de mon père comme pour détendre l'atmosphère, mais il éclate en sanglots. Je sais à quoi il pense. La vie est fragile. On craint de ne plus se revoir.

Je passe le portique de sécurité, l'aventure est devant moi, enfin, c'est ce que je crois... Plus aucune attache, plus de parents ni de petite amie. J'ai tout enlevé, je suis presque nu. Ça sonne pourtant. On me prend pour un terroriste. Qu'est-ce qui a pu déclencher l'alarme ? Est-ce la lettre de Chloé que j'ai gardée dans ma poche, cette bombe à retardement ?

Je me sens tel un robot dénué de sentiments. L'égoïste aux envies de grand large, de paquebots, d'arcs-en-ciel et de

nouveaux visages. L'homme de la sécurité me regarde et, en réajustant son arme, me fait signe de passer. Passage obligé. Il me faut même me défaire des clés de mon passé.

Je nage dans le coton de nuages. Blanc. Tout est blanc. Dans le cockpit au-dessus des plaines et des vallées, je prends les commandes, Chloé à mes côtés. Je lui montre les paysages du doigt, il y a la vie tout en bas. « Ne t'en fais pas, tu voyages avec moi. » J'aimerais me poser sur une île avec Chloé.

Zone de turbulences, je suis réveillé. Nicolas se dégourdit le cœur dans la cabine tandis que Gabriel repère une auberge de jeunesse dans le guide de voyage.

— Elle a l'air bien celle-là. Propre, avec connexion Internet, télévision, service de laverie et billards.

Nous nous sommes connus en sixième sur les bancs d'un collège ensoleillé. Les deux contre deux dans la cour de récré, les batailles de Kiri et les verres que l'on faisait tourner sur la table. Tous les trois, nous embrassions le même rêve : faire le tour du monde.

J'ai pour mes amis la plus grande estime, un lien fort et intime, le sentiment de pouvoir sécher leurs larmes et élargir leurs sourires. L'amitié est comme un soleil de minuit, un coup de téléphone dans la nuit, je viens t'aider c'est promis. Voyager avec ses meilleurs amis, trembler dans le froid et résister à la chaleur.

Rien de tel pour grandir. Sur la route. Dans l'inconnu. Au loin.

Nous l'avons fait. Nous sommes partis. Les yeux pétillent et les mains se frôlent. Elles sont délicieuses ces sensations de départ, comme si on relançait les dés. Un bras d'honneur à la routine et au train-train. On se dit naïvement que chaque jour sera une découverte, que chaque jour verra naître une nouvelle histoire d'amour. Un commencement. J'ai beau avoir les jambes broyées par le siège du passager de devant, j'ai beau ne pas savoir s'il fait jour ou s'il fait nuit, je n'échangerais ma place pour rien au monde.

Le billard et les manguiers

Pour réussir un coup au billard, il faut de la concentration, de la chance et beaucoup de frime. Tout est dans le geste. Dans une auberge de jeunesse, la règle est multipliée par deux. Des voyageurs du monde entier vous observent. La techno vous excite. Les chopes de bière s'entrechoquent et les globe-trotteuses se pavanent au bar.

— Qu'est-ce qui t'amène au Brésil ? me demande un voyageur suisse.

Il porte un tee-shirt « I love Rio » et se déplace le torse bombé.

— J'arrive à l'instant de Paris. Je commence un tour du monde.

Il joue la boule noire. Si elle rentre, j'ai perdu. Elle est déviée par la boule rayée, la partie continue. Le DJ aux cheveux blonds décolorés, assis derrière le comptoir, lance un nouveau morceau.

— Excellent, ça. Tu voyages seul ?

— Non, je suis avec mes deux meilleurs amis. Ils se reposent dans la chambre.

— Tu as repéré un peu les filles ? Je peux te dire que ça ne rigole pas. C'est le Brésil mon pote. *Brazil*, la, la, la, la, la, la, la, la...

Il ose un pas de samba et sourit bêtement. C'est à moi de mettre la noire. Je prends ma respiration. J'ai le décalage horaire dans le corps et Chloé dans la tête. Je prends mon temps.

— Allez, le Français ! Allez, Zidane !
hurle le barman.

Je tape dans la boule qui glisse lentement. Elle rentre.

— Bravo. C'est mérité. Tu sors avec nous ce soir ?

Ce voyageur-là est un dragueur fou, il est venu uniquement pour voir les Brésiliennes à Copacabana. Des milliers de kilomètres pour oublier les vents glacés du côté du lac Léman. La rédemption au soleil, au pays de la fête, plus rien ne l'arrête. Je me dis que les boules qu'il vise sont les filles qu'il convoite. Les toucher, les frôler, qu'elles rentrent avec lui et le sortent de son trou en Suisse.

Au fond de la salle, assis sur un pouf, un globe-trotter tourne mécaniquement une paille dans sa caipirinha. Je décide

d'aller le voir avant de me coucher. Il n'a pas le regard du gagnant, oh ! non, il a mis un peu de gel dans les cheveux sans trop y croire. Il me parle directement en français.

— Salut le nouveau ! Je t'ai vu débarquer avec tes deux amis. Moi, je suis arrivé il y a une semaine de Lyon.

— Tu es en vacances ?

— Non, pas vraiment. J'ai tout plaqué. Boulot, copine, famille, amis. J'en avais marre de la France. Je faisais du sur-place. J'avais envie de me barrer. Tu sais, quand tu te dis que tu tournes en rond. Quand tu n'en peux plus de voir les gens qui tirent la gueule, qui traînent leurs mallettes comme des brouettes remplies de mélancolie. Un soir, j'ai fait tourner le globe terrestre, fermé les yeux, posé

mon doigt au hasard et c'est tombé sur le Brésil. C'est marrant hein ?

« J'ai fait tourner le globe terrestre. »
Un peu comme au loto. Il était sans doute lassé des publicités dans le métro avec les plages désertes, les montagnes et les cascades Tahiti Douche. Il parle comme dans un film, son texte, je l'ai déjà entendu. Il baisse le regard et lâche parfois un rire nerveux. Il est en fuite. Sans magot, sans mallette.

— T'as eu le temps de visiter Salvador ?

— Pour l'instant, je reste dans le quartier colonial, le Pelorinho. C'est sympa mais très touristique. Y a plein de filles un peu louches qui draguent les désespérés dans mon genre. Et toi, tu fais quoi ?

— Je démarre un tour du monde avec mes deux meilleurs amis. On veut sortir des sentiers battus, vivre une aventure...

J'hésite à aller consulter mes mails. Peut-être que Chloé m'a envoyé un message. J'irai voir demain. Je dis bonne nuit en quatre langues différentes. Je passe devant la télévision où d'autres voyageurs regardent un *James Bond*. Dix mille kilomètres pour mater un *James Bond*. Un petit sourire diplomate tout de même aux Nations unies du voyage, je ne vais pas me griller dès le premier soir.

Je repère une Israélienne aguicheuse assise sur le canapé rouge fluo. Elle a des yeux de braise. Sur le tableau du salon, le programme de demain comme une liste de courses : visite du centre historique, d'une favela et soirée capoeira. Et

des horloges avec des noms de grandes villes en dessous. Paris, Tokyo, New York, Rio. Pourquoi pas Barcelone, Pékin, Melbourne et Rome ?

Trois écrans de télé diffusent un match de football européen. Derrière, il y a un café Internet où les clients laissent des mots sur le mur : « J'ai fait le Brésil », « Je t'aime Marco », « Cherche partenaire pour excursion dans la jungle », « Allez à Rio, c'est génial », « Vive le Che ».

Un jeune Anglais râle : la webcam fonctionne mal. Il aimerait voir la friousse de sa copine laissée à la maison. Il hurle sur le responsable brésilien qui baisse la tête. Vous vous rendez compte, vous l'empêchez de parler à sa copine ! Au prix du billet d'avion, au prix de la

distance, il a le droit de faire un saut de l'autre côté, mince ! Ça rend nerveux, la technologie. Ça rend bête aussi.

Je déambule dans le patio avant d'aller me coucher. Je regarde le ciel démasqué. J'entends des rires éclater dans la salle de jeux.

— Qu'est-ce que je fais ? Me suis-je trompé ?

Ce n'est pas le début du voyage que j'imaginai. Je suis encore dans mon auberge espagnole. Je remonte l'escalier qui mène à la chambre. Seules l'humidité et la lumière orangée me signifient que je suis bien au Brésil.

— Dernier appel pour la sortie centre historique, favela, capoeira.